

Enterre ton slip pour faire vivre la terre

Agriculture Le projet Terres vivantes entre dans sa dernière ligne droite après cinq ans d'analyses destinées à étoffer les connaissances de la qualité des sols. La dégradation du coton est un révélateur.



Christian Tschanz (président de la Fondation rurale interjurassienne), Amélie Fietier, Luc Scherrer (coresponsables du projet Terres vivantes), Martin Kohli (président de la Chambre d'agriculture du Jura bernois) et l'agriculteur Christophe Mornod (de gauche à droite) en quête de connaissances sur la qualité des sols de la région.

Stéphane Gerber

Emile Perrin

Le moment est presque solennel. Christophe Mornod, d'un coup de bêche, déterre un slip qu'il a enfoui dans son verger, à Pontenet. «Il y a beaucoup de fourmis, une grande activité», constate-t-il en malaxant la terre dans ses mains. «Mais je ne vais pas gagner avec celui-là. Il est juste sale», ajoute l'agriculteur, en référence au concours chapeauté par la Fondation rurale interjurassienne (FRI).

Une «compétition» qui enjoint les agriculteurs à se manifester auprès de la FRI avant le 20 juin pour commander un sous-vêtement en coton, l'enterrer le 9 juillet et le déterrer deux mois plus tard avant la journée

qui marquera la fin du projet Terres vivantes (lire par ailleurs). «Le coton du slip est dégradé par les mêmes microorganismes qui se nourrissent de la matière organique du sol. Son état rend ainsi visible à l'œil nu, l'activité dans le sol», détaille Amélie Fietier, coresponsable du projet Terres vivantes.

Le slip en question continuera de dormir sous terre quelques semaines. Pas pour le concours, mais pour analyser la qualité du sol. L'état du sous-vêtement s'explique. «Cela ne fait même pas un mois qu'il est là. Et l'excès d'eau bloque la dégradation», argumente Amélie Fietier. «Il a été enterré assez profondément alors que l'activité organique se manifeste en sur-

”

Il faut continuer d'être curieux pour s'intéresser aux nouvelles méthodes.

Christophe Mornod
Agriculteur

face, à 10-15 centimètres», prolonge Luc Scherrer, également coresponsable du projet.

Si l'expérimentation du jour n'est que moyennement concluante, le projet Terres vivantes, débuté en 2019 et mené sur 3000 hectares répartis dans 85 exploitations agricoles du Jura et du Jura bernois, constitue une source de connaissances extrêmement précieuse. «Au départ, nous étions dans le flou quant à l'état des sols. Les expériences menées permettent de déterminer la qualité de la matière organique», reprend Luc Scherrer.

Anticipation

Le pourcentage d'argile est notamment utilisé comme réfère-

Une fin en apothéose pour Terres vivantes

«Attendez la proclamation des résultats et observez les slips de vos collègues!» Le slogan est aguicheur et prouve que le 10 septembre ne manquera assurément pas de piment. Si, ce jour-là, à Loveresse, les trois slips enterrés le 9 juillet les plus dégradés seront récompensés, la Fondation rurale interjurassienne - qui célèbre ses 20 ans cette année - convie tout un chacun pour une journée qui marquera la fin de la mise en œuvre du projet Terres vivantes.

Les organisateurs attendent environ 500 agriculteurs de tout le pays et mettra sur pied

une journée technique dans les champs pour clore les cinq ans du processus. Trois thèmes seront déclinés. Le développement de l'intensité végétale s'intéresse notamment à l'impact des couverts végétaux sur la température du sol. La gestion des amendements organiques, qui répond aux questions du son positionnement (en profondeur ou en surface), son type et sa quantité. Le troisième pôle s'intéressera à la réduction du travail du sol à travers l'observation avant d'intervenir, le positionnement de la graine et son impact sur l'érosion.

rence. «Comme dans tous les pays industrialisés, le rapport argileux est globalement déficitaire. Il se situe à 14% alors qu'il en faudrait 17% pour assurer la résilience du sol», explique encore l'expert. Mais qu'on se rassure, «les sols de la région sont d'excellente qualité. Les mottes de terre se défont facilement et le chevelu racinaire est parfait», pointe Luc Scherrer. Le projet Terres vivantes a également permis aux experts de répertorier les vers de terre et les carabes. «Leur diversité et leur quantité sont excellentes», assure Amélie Fietier.

Au cœur du projet, la science se met au service de l'agriculteur. «Chaque exploitation est différente. Chaque parcelle est différente. L'objectif consiste à trouver la meilleure recette pour chacune d'elle», ajoute la représentante de la FRI.

L'une d'elle consiste à utiliser les engrais verts afin de couvrir les sols. «On ne sème pas pour nourrir l'humain ou l'ani-

mal, mais pour nourrir le sol. C'est un investissement sur le moyen-long terme. Et on sait que cela fonctionne ici», appuie Luc Scherrer. «En sachant ce qu'il y avait sur un champ, que ce soit des cultures ou du bétail, et ce que l'on souhaite y planter, cela permet d'anticiper.»

Principal concerné, Christophe Mornod est convaincu de la pertinence de la démarche. «Cela nous permet d'avoir des outils pour nous améliorer, pour développer la résilience des sols, favoriser la vie biologique, limiter la profondeur de travail», liste-t-il. «L'utilisation d'engrais vert réduit également les passages avec les machines, par conséquent cela diminue aussi la consommation de carburant. Il faut garder un esprit d'enfant et continuer d'être curieux pour s'intéresser aux nouvelles méthodes.»

Info+: De plus amples informations sur www.frij.ch